V

> Que c'est facile d'être cultivé ! Comme on est philosophe à bon compte ! Qu'il est facile de prendre devant la vie une attitude intelligente ! (François Mauriac)

Soccer et littérature

Hier matin au *Café Italia* la discussion était plus bruyante que d'habitude. La Juventus avait gagné, mais pour deux clients l'arbitre était un vendu à Agnelli. Le grand pansu aux petites mains de cochon n'est pas d'accord. Ce qui est étonnant, c'est que même s'ils s'animent de plus en plus, ils ne perdent pas leur incapacité d'écoute. Ils analysent l'action qui a entraîné le penalty avec une rigueur presque mathématique. Un type qui a l'air d'un Casanova de Sainte-Agathe-des-Monts, pour donner plus de poids à son argumentation, parle de l'Italie comme du règne de la corruption.

« Rome est remplie de Galliani[1] !

— Et, le Québec ? Les Québécois ne sont pas mieux. Avec la mondialisation il n'y a plus de différences. »

Ils crient.

Hier soir chez François on ne criait pas même si la discussion était très animée. On parlait de Joyce et de Proust. Pour l'un, Proust ne savait pas écrire ; pour l'autre, Joyce jouait sans se soucier des lecteurs ; le troisième, je ne me rappelle plus ce qu'il disait… tous des profs d'université. Ce qui est étonnant c'est que même s'ils s'animent toujours de plus en plus ils ne perdent pas leur incapacité d'écoute. Un lieu commun chasse l'autre. La lutte pour la place d'honneur entre les banalités est féroce.

Ils ne crient pas.

Intensité de la voix mise à part : soccer et littérature mêmes cons bas.

Élites

Pour les gens communs on fabrique des sacs à main en plastique qui ressemblent à des sacs en cuir. Pour les élites, Desmots fabrique des sacs en cuir qui semblent être en plastique. Desmos, pas Desmots ! pour les élites, parfois, pas de mots : un simple clin d'œil.

* * *

Une vingtaine de débiles, entre quinze et trente ans, s'égrènent le long d'un chemin du Mont-Royal. Cinq ou six accompagnateurs, accoutrés avec les immanquables shorts et casquette, les gardent au bord de la route (comme les paysans qui, dans les années cinquante, accompagnaient les vaches le long des routes des Alpes, quand les voitures n'étaient pas encore accoutumées aux paysans) pour qu'ils ne bloquent pas les cyclistes qui déchargent leurs frustrations sur leurs petites pédales. Ils

[1] Ministre canadien d'origine italienne impliqué dans un scandale de commandite.

marchent vite avec des mouvements du corps si exagérés que je me demandais s'ils se moquaient des marcheurs qu'ils avaient vus à la télé ou si ce n'était pas le contraire : que les marcheurs, qui ne sont pas censés avoir un sens esthétique à toute épreuve, avaient emprunté l'ondulation naturelle des corps aux débiles que le ridicule ne freine pas.

Le dépassement me prit au moins cinq minutes, ce qui me permit de bien observer les accompagnateurs.

Ils avaient l'air débile. Je ne dis pas qu'ils l'étaient, même s'il m'est difficile de séparer le fond de l'apparence : je dis qu'ils avaient l'air. Certains, avec leur sourire figé comme dans les instantanées d'une autre époque, avaient l'air encore plus débile que les vrais. La seule manière de reconnaître les faux débiles[2], était de considérer leur position par rapport au bord de route et le bâton symbolique qui gonflait leur esprit.

Ce n'était pas la première fois que je notais que les accompagnateurs ont un je ne sais pas quoi de plus débile que les accompagnés : comme si la débilité était contagieuse et passait de l'un à l'autre comme une mauvaise grippe, en devenant à chaque passage plus bruyante.

Mais pourquoi le mouvement n'est pas dans l'autre sens ? Pourquoi l'intelligence ne passe-t-elle pas dans les débiles ? Est-ce un problème d'entropie ? Non, je ne crois pas.

Sans doute parce que l'intelligence n'est qu'un manque de débilité. Et, ce qui n'est que manque, qu'absence ne peut pas être transmis.

« L'emploi du mot *débile*, c'est de la pure provoc, n'est-ce pas ?

— Non. En parfait débile, je n'aime pas me cacher derrière le gros doigt de l'hypocrisie. »

Cultivés

Ils lisent tout ce qu'il faut lire dans leur milieu « cultivé ». Tout ce dont parlent les journaux. Ils sont des génies de l'analyse et savent décrire, discuter, critiquer un livre en n'ayant lu que la quatrième de couverture. Quand ils ont le temps — et ils n'ont pas souvent le temps parce que, pour suivre à la trace les nouveautés, il faut un engagement à plein temps — ils lisent les premières deux pages ; s'il s'agit d'essais, ils sont même capables de lire toute l'introduction, en diagonale.

Ils sont très, très cultivés : l'industrie de l'édition a si bien labouré leur cerveau que pas un seul brin d'herbe ne pousse sur le billon entre la rangée d'idées-patates et celle d'idées-giraumont — les deux seules cultures rentables dans un terrain si pauvre en phosphore. En souvenir de la coquetterie de leur grand-mère des idées-courgettes, jaunes, rien que des jaunes ! dorment dans l'ados qui donne une petite touche Disney à l'ensemble.

Ils sont « cultivés », ce qui leur permet de se prendre au sérieux. Très au sérieux. Tellement au sérieux que je rêve d'invasions de doryphores, d'herbes à poux, de fouisseurs, de lombrics… Je rêve de mines

2 Je dois confesser que, dans cette histoire de faux et de vrai, je suis un peu perdue. Je me sens débile.

anti-banalités.

Plumes et patates

Arthur Buies écrit dans ses *Chroniques* que trois quarts des journalistes canadiens ne font pas de différence entre une pioche et une plume. Ce qui n'a pas vraiment d'intérêt, surtout à une époque où les plumes et les pioches sont en voie de disparition. Ce qui, en revanche, est intéressant c'est que ceux qui vivent dans les plumes sont complètement dans les patates quand ils jugent plus difficile renchausser les mots que les pommes de terre. Comme la majorité de mes amis. Ce qu'écrit F. Mauriac sur A. France devrait les dégriser : « Que c'est facile d'être cultivé ! Comme on est philosophe à bon compte ! Qu'il est facile de prendre devant la vie une attitude intelligente ! »

Profession

Je n'aime pas le terme « profession », je préfère « métier » même si « profession » est plus général. Je ne l'aime pas parce que j'ai toujours eu l'impression que la profession est un métier qui s'est monté la tête. Je ne peux pas supporter l'aura de prestige qui lui fait observer du haut de sa myopie les sales « métiers » qui mettent les mains à la pâte. Il faut que j'ajoute que « profession » me fait trop facilement penser à « profession de foi », ce qui me donne dents au cœur.

Hier, parmi mes vieilles notes, j'ai retrouvé une liste de 705 métiers de tous genres. Il y en a de toutes sortes, de toutes les couleurs, de tous les prestiges ; il y en a qui n'existent plus, qui viennent de naître, qui font un retour sur scène après une longue éclipse ; il y en a qui sont là depuis que l'*homo sapiens* est *sapiens*. Pourquoi ne les ai-je pas tous connus quand j'étais jeune ? Si je les avais connus, je n'aurais pas passé les vingt-cinq années les plus importantes de ma vie à me préparer pour un métier, professeur, qui partage 77,7 % des lettres avec « profession »[3].

Si je les avais connus, j'aurais choisi parmi ceux qui ont un nom touchant, beau, étrange. Je ne me serais pas soucié du contenu, l'apparence m'aurait suffi. Ceux qui voient dans cette attitude un manque de profondeur devraient analyser en profondeur leurs réactions pour voir si ce n'est pas toujours le superficiel qui les fascine et si la profondeur n'est pas qu'un drapage pour justifier leurs goûts et leurs sympathies.

Un premier tri m'aurait permis de les réduire à onze. Les voici : Décatisseur, amareyeur, dominotier, paumier, plumassier, éperonnier, brandevinier, oiseleur, prote, hirudiniculteur, chasublier.

Le choix final, je l'aurais fait en tirant au sort.

---

3 Les premières lettres, par-dessus le marché, celles qui donnent le style au mot, celles qui forment la racine qui alimente la signification du mot, sont les mêmes. En apprenti étymologiste, comme l'était le bon vieux Socrate, je dirais qu'ils ont la même origine. Vérifions. « Professeur » (selon Le Robert) dérive du participe passé du verbe latin *Profiteri* qui signifie déclarer publiquement, enseigner. « Profession » (selon le TLF) emprunte au latin. *professio, -onis* « *déclaration, déclaration publique, action de se donner comme* » d'où « état, condition, métier » dérivé du radical du supin de *profiteri* « *déclarer ouvertement, officiellement, se donner comme* ». Voilà un cas où la première impression est la bonne.

Faisons donc une simulation. Le gagnant est… le gagnant est…. Le gagnant est *chasublier*.

* * *

On peut trouver les pamplemousses pamplemous et même réactionnaires, mais on ne pourra jamais dire qu'ils n'ont pas le sens des affaires. Le magazine officiel des pamplemousses français, *Le nouvel Obs,* vient de sortir un hors-série sur Nietzsche. Malins ! Géniale, l'idée d'un numéro spécial à faire circuler sous le mensonge. Un numéro très élitiste que ceux qui n'ont pas la chance d'appartenir au cercle des pampleflasques n'auront même pas le courage d'ouvrir. Il m'a suffi de regarder la couverture pour comprendre que je ne pourrais jamais être leur gang : un célèbre portrait retouché, pour donner à Nietzsche l'air d'un bellâtre qui publicise un parfum pour homos dans *Senso* ; la foudre qui sort de NIETZSCHE et une ville bombardée dans la nuit en arrière-plan ; un titre principal qui pourrait mettre en colère même Spinoza (« Il a pensé le chaos du monde moderne », mais quel chaos ? Il n'y a jamais eu, dans l'histoire de l'humanité, un monde moins chaotique que le monde moderne. Il a pensé le monde moderne parce qu'il a pensé l'excès d'ordre de notre monde, mes chers pams !) ; quatre thèmes, inscrits sur le veston du beau moustachu, que j'ai honte d'écrire tels quels et que j'inverse pour les rendre encore plus « parlants » pour les *cheerleaders* du magazine aux idées rondes :

La vérité de la faillite — parce qu'ils ont acheté des actions dans des entreprises de haute technologie.

Le Dieu de la mort — parce qu'ils préfèrent un Dieu porteur de mort à une mort sans Dieu.

La puissance de la volonté — parce que si leurs enfants ne réussissent ce n'est pas parce qu'ils sont idiots mais par faute de volonté.

La valeur de l'inversion — parce qu'ils sont politiquement corrects.

Muffin matinal

C'est automatique. Quand je faisais la queue, pour mon café/muffin matinal, avec les ouvriers qui faisaient des rénovations du pavillon de l'université, je sentais que ma serviette, mes lunettes épaisses, ma chemise style chinois, mon visage de mangeur de mots, mon ordinateur… me jetaient de l'autre côté de la barricade. Le côté qui ne sera jamais le mien, malgré les apparences. Comment le sais-je ? À cause des pourboires généreux que moi, comme eux, je laissais pour les filles de notre classe de l'autre côté du comptoir. Et mes collègues ? N'en parlons pas.

Dernier jour de l'an

Tous les trois autour de la cinquantaine. Tous les trois n'aiment pas les réveillons-chapeaux-trompettes-mirlitons. Ils bavardent du manque qui fonde le désir, de l'Autre qui n'a pas d'Autre, de la révolution manquée, d'Œdipe à Colone — *C'est dommage, mais il n'est pas assez joué !* —, ils critiquent le prosaïsme de Proust et sur Valéry ils ont des contentieux. Ils lisent des passages d'Anna Karenina en faisant des considérations fort peu intéressantes sur la cigarette et le *politically correct*.

N'importe quoi les fait discuter, même les robinets de l'évier. Après des incursions dans la métaphysique, l'ingénieur pose une question physique : « Sur l'évier, préférez-vous un ou deux robinets, l'un pour l'eau chaude et l'autre pour l'eau froide ? » Elles ne voient pas très bien l'intérêt de la chose, mais elles embarquent. Après quelques minutes la discussion vire au politique et à l'histoire des classes. L'une croit que si parfois on préfère deux robinets c'est parce qu'on a été habitué ainsi.

« Non, ce n'est pas une question d'habitude. Dans la maison à la campagne, quand j'étais petite, il y a quarante ans, mon père avait déjà fait installer un seul robinet », dit la plus jeune des trois. L'ingénieur, qui aime rappeler à ses amis gauchistes ses origines prolétaires, y met le paquet :

« Dans ma maison il n'y avait pas de robinet. Il n'y avait pas d'eau. »

Ta ta ta tam !

Merci

Au début de ma vie en français — début qui se mesure en années — j'étais très mal élevée. Je disais rarement merci même si j'étais tout autre que sans merci. Pour faire d'une histoire simple une histoire compliquée, je me servais rarement du signifiant | merci | mais son signifié, « merci », était souvent là. Ma gratitude trouvait mille autres façons de remercier : un regard, une défense en règle contre les petites méchancetés quotidiennes que l'on envoyait à celui/celle que je n'avais pas remercié, une disponibilité redoublée (surtout si c'était une elle), etc. Voilà que je me retrouve à excuser mon manque de bonne éducation en montrant que ce n'étaient pas les apparences qui comptaient pour moi, mais les choses profondes : non pas la forme, mais le contenu, non les conventions, mais les vraies expressions de l'âme. Ça fait très adolescent révolté, n'est-ce pas ? Très pauvre intellectuellement, aussi. Je me retrouve parmi les simplets pourfendeurs de l'hypocrisie qui souvent ne sont que des hypocrites au carré (ils sont des hypocrites du contenu au lieu d'être des hypocrites de la forme). Avec un retour de pédanterie, parmi ceux qui disent que l'inflation des | merci | (le signifiant) empêche le remercié de reconnaître la gratitude.

La seule défense solide que je pourrais invoquer : parmi les paysans de mon enfance on ne disait merci qu'à ceux qu'on ne connaissait pas et que ma bonne éducation dialectale et paysanne se passait sans mercis.

Droguée et propre

Le garçon a treize ans et la fille dix. Ils sont venus au Canada, avec leur père, pour voir les Indiens. Ils habitent un village de deux mille âmes en Toscane. Un soir je leur parle d'O, une fille très propre, « la fille la plus propre que je connaisse », qui a écrit un livre sur la drogue ». Une fille qui s'est droguée. « Est-ce vrai ? », demande le garçon. « Bien sûr, on ne peut pas écrire à propos de ce qu'on

ne connaît pas », je lui réponds.

Ils sont curieux. J'invite O. Elle leur explique qu'il y a plein de drogues différentes et que la marijuana et l'héroïne, même si elles portent le nom de drogues, sont très différentes. Une baleine et un chat ne sont-ils pas des mammifères ? Et pourtant les baleines ne ronronnent pas à côté de la télévision. Je m'adresse à la petite Sara qui a l'air un tantinet perdu :

— Tu vois, Sara, une femme peut être droguée et propre.

— Elle est une exception.

Après cette belle répartie, j'ai raté une occasion de me taire.

— Exceptionnelle, mais pas une exception.

— Je ne comprends pas.

Je ne savais plus quoi dire. Le vieux con qui, malgré les coups de pieds aux tibias que je lui donne continuellement, somnole dans un coin de mon âme parla à ma place ; « Un jour tu comprendras ».

Todd et pas que Todd

Quelques irritants. Une idée d'une grande naïveté. Au moins deux considérations fort intéressantes. C'est plus que suffisant pour acheter un livre dont le défaut principal est d'avoir du succès auprès du public — ce qui me fait toujours rechigner, pas tellement par élitisme, comme certaines de mes amies, mais parce qu'il est probable qu'un de ses nombreux lecteurs m'en parlera. Il y aussi un autre motif : depuis quelques d'années je déblatère sur l'empire en puisant dans *L'Empire* de Michael Hardt et Toni Negri et je ne pouvais donc pas être insensible à un livre qui soutient que l'empire américain est en compote[4].

Irritants

Premier irritant : la baisse de fécondité des femmes considérée comme un des « deux phénomènes universels [qui] rendent possible l'universalisation de la démocratie ». Conscient que la « corrélation entre chute de la fécondité et modernisation politique peut susciter chez les politologues (…) une certaine incrédulité », il n'en démord pas pour autant— ce qui est plutôt à son avantage. Et même s'il attaque les sceptiques en les accusant de faire « comme si la vie politique et la vie familiale étaient des choses séparées », je crains qu'il ne parvienne pas à les convaincre ; il ne réussira certainement pas en soulignant que ce lien lui a permis de « prévoir, en 1976, dans *La chute finale*, l'effondrement du communisme soviétique ». Surtout s'il suggère, à qui veut l'entendre, qu'il est le seul à l'avoir fait. S'il veut se faire des alliés, il est parti du mauvais pied.

Pour nier qu'il existe un lien entre la vie politique et la vie familiale, il faut vraiment avoir les idées courtes ; je ne suis, en revanche, pas sûr que croire que la structure familiale influence la politique internationale et l'économie soit plus malin que de croire, comme cette bonne âme de Engels, que

4 Emmanuel Todd, *Après l'Empire — Essai sur la décomposition de l'empire américain*, Gallimard, 2002.

c'est l'inverse qui est vrai. Et je ne suis surtout pas sûr du tout qu'il est fondamental, pour la compréhension de la politique internationale des États-Unis, de considérer que leur culture, comme celle des Anglais, « se caractérise par une certaine indéfinition des valeurs d'égalité et d'inégalité, si claires en général en Eurasie ». Je ne suis pas sûr non plus que c'est la structure familiale anglo-saxonne qui a porté au rejet des Indiens et des Noirs et qui « a permis de traiter les immigrés irlandais, allemands, juifs, italiens en égaux ». Que le taux très élevé de mariage entre cousins germains parmi les arabes-musulmans ait un grand impact sur leur politique me laisse très perplexe aussi : surtout quand il en conclut que cela « ne favorise guère le respect de l'autorité en général et celle de l'État en particulier » Indépendamment de l'interprétation qu'on en donne, il est clair que pour des Occidentaux il est fort étonnant que le mariage entre cousins germains au Soudan atteigne 57 %, au Pakistan 50 %, 40 % en Mauritanie et 25 % dans les pays du Maghreb. Le taux de fécondité lui permet aussi d'induire que « le monde musulman, en tant qu'entité démographique, n'existe pas. La dispersion des taux est maximale, allant de deux enfants par femme en Azerbaïdjan à 7,5 au Niger. » Le « monde musulman, en tant qu'entité démographique », et alors ? Doit-on tirer la conclusion que la colle du monde musulman est la religion et la culture ? Genial!

Certains lecteurs seront bien plus irrités par l'hypothèse « majeure » que le monde s'en va vers une « universalisation de la démocratie » que par cette histoire de fécondité. À chacun ses irritations. Inutile d'ajouter que les irritants sont les empreintes digitales des faiblesses de l'âme et que c'est parce qu'ils nous irritent là où l'on est écorché qu'ils sont si irritants. Inutile aussi de dire que s'irriter de s'être irrités, c'est un classique du comportement des irritables. Si l'irritation est un aveu de consanguinité entre facteur irritant et sensibilité, il est clair que je ne pouvais pas rester impassible devant cet emploi un peu simplet de quelque chose d'aussi important pour comprendre notre société que la baisse du taux de fécondité.

Le deuxième irritant aussi se conjugue au féminin. Il concerne les femmes américaines : femmes « castratrices et menaçantes […] pour les mâles européens ». Là aussi, je crois qu'il touche une corde sensible et non seulement de mon petit moi : la peur des femmes qui menacent le pouvoir des hommes symbolisé par les phallus est une donnée d'une extrême importance pour comprendre le comportement des mâles et donc du pouvoir. Mais de là à l'employer comme un mécanisme explicatif des rapports politiques entre les États-Unis et l'Europe, il y a un monde. Et ces viragos qui, selon Todd, poussent Bush à bombarder l'Afghanistan sont une caricature du travail de sensibilisation que les féministes américaines ont fait par rapport à l'esclavage des femmes dans un pays où, à cause du taux élevé de mariage entre cousins germains, il devrait exister « un système très égalitaire » !

PETITE QUEUE IRONIQUE DES IRRITANTS. En jetant un dernier coup d'œil au livre pour voir si je

n'avais pas oublié quelques notes écrites en marge, je suis tombé sur le commentaire suivant placé à côté du tableau sur les homicides et les suicides dans le monde : *pourquoi ne pas dire que le taux de suicide est l'un des facteurs qui pousse à l'universalisation de la démocratie* ? C'est en effet étonnant de voir comment dans les pays où, ce que Todd appelle la modernité mentale, le taux de suicide est beaucoup plus élevé que dans les pays « arriérés ». Ce qui est étonnant, c'est aussi de voir comment les taux d'homicide et de suicide sont inversement proportionnels. À quand une théorie sociologique qui nous démontre que le taux de mort violente[5] est une constante universelle et que là où on ne tue pas on se tue ? Si cela était vrai, j'espère que les préférences de mes amies iraient, comme les miennes, aux pays où l'on tue.

NAÏVETE

L'alphabétisation est l'autre phénomène qui rend « possible l'universalisation de la démocratie ». Qu'une plus grande alphabétisation implique une plus grande démocratie me laisse fort indifférent. Ce qui me laisse moins indifférent, c'est d'écrire que la « démocratie » — notre démocratie — est le meilleur régime possible et que donc l'alphabétisation, etc., etc. Si je risque de partager l'irritant lié à la fécondité avec beaucoup de lecteurs, je crois qu'il y a beaucoup moins de gens qui s'énervent quand on leur dit que l'instruction secondaire et postsecondaire sont des éléments qui facilitent les échanges et qui feront gagner la démocratie sans l'aide des avions américains.

Comment ne pas considérer comme très naïve une position qui soutient que « des individus rendus conscients et égaux par l'alphabétisation ne peuvent être indéfiniment gouvernés de façon autoritaire » ? Pas besoin d'évoquer l'histoire, il suffit de penser aux buts de l'alphabétisation : permettre aux individus d'être plus productifs dans un monde quadrillé par la technique. Que le mythe de l'alphabétisation prenne racine au XVIII^{e} siècle en Europe et qu'il fleurisse, toujours en Europe, au XX^{e} est certainement moins dû au désir des élites d'émanciper les masses[6] qu'aux « besoins » des machines d'être traitées avec plus de capacité d'abstraction que les vaches. On peut admettre que les personnes alphabétisées « ne peuvent être indéfiniment gouvernées de façon autoritaire », si on entend « gouverner » au sens restreint du terme, mais si par « gouverner » on entend dominer, commander ou soumettre, alors l'alphabétisation favorise les gouvernements autoritaires, car l'autorité se disperse non seulement parmi les hommes et les institutions, mais aussi parmi les machines et surtout elle fixe sa demeure principale dans les cerveaux. Dans un monde où les mots sont les éléments clef de la production de richesse, sans alphabétisation il n'y a pas de contrôle possible. Est-ce un hasard si les moins alphabétisés sont plus difficilement intégrables dans

5 Il ne considère pas les morts violentes dues à de causes naturelles (tremblements de terre et autres) ni celles dues à la violence institutionnalisée (guerres et travail).

6 Si on suit les théories naïves à la Todd, on peut encore moins croire au désir des masses non alphabétisées de se libérer des gouvernements autoritaires : n'étant pas alphabétisés les gens peuvent supporter n'importe quelle autorité. Naïveté au carré.

la prison du travail ?

Comment ne pas être d'accord avec Todd quand il écrit que « les conséquences de l'éducation sont innombrables. L'une d'elles est de déraciner mentalement les populations. » ? Si les racines sont ce qui « sert pour se fixer au terrain et se nourrir », il doit être vrai que, dans le monde moderne, les gens restent moins accrochés à leurs quatre arpents de pré. Mais même les plus misérables des paysans n'ont jamais eu de racines sous les pieds. Les racines humaines sont dans la tête. Mais alors qu'y a-t-il de plus efficace que l'école pour enraciner les gens ? Dites-le-moi, qu'y a-t-il de plus efficace ? Qu'y a-t-il de plus efficace que les études universitaires où les corps sont phagocytés par les mots ? Dites-le-moi.

Pourtant Todd sait certaines choses. Il n'ignore pas, par exemple, que « les travailleurs de l'ancien tiers-monde (…) savent lire, écrire et compter, *et c'est pour cela qu'ils sont exploitables* ». Moins naïf qu'il n'en a l'air ?

Si mon cerveau alphabétisé n'emprisonnait pas les mots, ils diraient qu'il n'y a pas d'alphabétisation sans alphabêtification.

INTERESSANT

Au moins deux considérations fort intéressantes : la première d'ordre militaire et la deuxième économique. Au moment où tous les médias soulignent la puissance de l'armée américaine, il est agréable et libérateur d'entendre quelqu'un souligner sa faiblesse. Quand Todd écrit que « l'absence d'une tradition militaire américaine au sol interdit l'occupation du terrain et la constitution d'un espace impérial au sens habituel du concept », il nous injecte une bonne dose d'espoir : l'espoir que l'armée américaine, transformée en police — comme toute force d'occupation — ne pourra jamais contrôler le monde.

La vision économique des États-Unis que Todd présente est peut-être contestable, mais elle est tellement pleine de bons sens que même une armée de jésuites rencontrerait des difficultés à la défaire. Le bon sens : parfois un somnifère et d'autres un puissant antidote contre des vendeurs de vaches foireuses. Depuis quelques siècles les économistes ne sont seconds à personne dans l'art de retourner les données comme des chaussettes. Selon Todd, les économistes ne sont d'aucune utilité pour expliquer les phénomènes économiques actuels : « la théorie économique orthodoxe ne peut expliquer la rétraction de l'activité industrielle américaine, la transformation des États-Unis en un espace spécialisé dans la consommation et dépendant du monde extérieur pour son approvisionnement ». Dialoguons donc avec le bon sens :

— Du point de vue économique, les États, vus de l'extérieur, sont des entités fermées avec des marchandises qui entrent et qui sortent.

— Comme les familles.

— Comme les familles. Et si pendant une période assez longue un État fait entrer beaucoup plus de marchandises qu'il n'en fait sortir, il doit s'endetter et s'il ne veut pas faire faillite, il doit « sortir » ses armées.
— Impeccable ! Les États-Unis s'endettent et surtout leurs armées…
— Oui, mais leur armée, dans ce cas, n'est pas tellement importante.
— Mais alors comment les États-Unis peuvent-ils continuer à faire entrer des marchandises si non seulement ils ne font pas faillite, mais ils sont toujours plus riches
— Ils payent.
— Comment ?
— Avec de l'argent.
— Mais… mais l'argent… l'argent ne pousse pas dans les ordinateurs !
— Non, mais l'argent on peut le créer…
— Oui… mais…
— Il suffit d'être comme les États-Unis et être les détenteurs de la monnaie de référence. Quand on en a besoin… on imprime des beaux billets verts.
— Ah ! d'accooord.

Et pourtant, non. C'est là que le bon sens se fourvoie même s'il a démarré sur la bonne voie. Comme dirait Todd, il s'agit d'une position de gaulliste ringard. Les choses se passent de manière un peu plus tordue : « Les États-Unis ne prélèvent autoritairement qu'une fraction des signes monétaires et des biens qu'ils leur sont nécessaires. (…) La majeure partie du tribut (…) est obtenue sans contrainte politique et militaire, par des voies libérales spontanées ». Les États-Unis payent avec les investissements des étrangers, de ceux qui acceptent la « servitude volontaire » : « Le mouvement du capital vers l'espace intérieur américain (…) qui est passé de 88 milliards en 1990 à 865 en 2001 (…) permet l'achat de biens venus de l'ensemble du monde ». Ce sont les riches des autres pays qui investissent dans les bourses américaines et qui permettent aux Américains d'être la fleur des consommateurs. Ce sont les riches non Américains qui payent afin que les Américains riches soient toujours plus riches et que les Américains pauvres soient un peu moins pauvres. Pas mal. Mais, à ce point-ci, le vieux bon sens devrait revenir pour nous suggérer que les riches du reste du monde font payer à leurs pauvres… mais… c'est une autre histoire.

Et les célèbres reprises de l'économie américaine ? « Chaque reprise de l'économie des États-Unis gonfle l'importation de biens en provenance du monde. Le déficit commercial se creuse (…). Mais nous sommes contents, mieux soulagés. C'est le monde de La Fontaine à l'envers dans lequel la fourmi supplierait la cigale de bien vouloir accepter de la nourriture. » Et il insiste : « L'Amérique (…) est essentielle au monde par sa consommation » Ça, j'aime. J'aime parce que ça me fait penser à tous ceux qui sont « essentiels » par leur consommation dans tous les pays, à ceux qui ont été

« essentiels » à toutes les époques… mais… c'est une autre histoire.

UNE AUTRE HISTOIRE

Selon Todd la Russie est en train de se stabiliser et il croit à son possible retour en force. Une Russie forte à cause de ses richesses naturelles, de ses armements et, qui pouvait encore s'en douter ? de son alphabétisation.

Et le monde musulman dans tout cela ? Le monde musulman « sortira de sa crise de transition sans intervention extérieure, par un processus d'apaisement automatique ». Sortira pour entrer où ? Pour entrer dans… mais… c'est une autre histoire.

Et le terrorisme ? « La notion de terrorisme universel n'est utile qu'à l'Amérique » Seulement à l'Amérique ? Pas sûr… mais… c'est une autre histoire.

Télé

Le spectacle d'aujourd'hui, c'est la journée contre la guerre. Manifestants de tous les pays, unissez-vous ! Peu importe ce que vous pensez, ce que vous voulez, l'important c'est que le spectacle continue. Mais pas n'importe lequel ! À RDI, une télévision canadienne, on expérimente : on parle avec un correspondant de Madrid et on montre les images de Rome ; à Toronto, on pose des questions à un invité et on ne montre pas la manif parce qu'elle « se déroule actuellement au centre-ville ». Les critiques de la télé en ont pour leur hargne : même Godard ne ferait pas mieux. Là où il aurait fait mieux, c'est en studio où une barbe bien taillée répond à une présentatrice au sourire indéfectible et débite d'énormes banalités. « Ces manifs démontrent que les gens veulent qu'avant de faire la guerre, toutes les pistes soient explorées. » Non, il n'a rien compris. Je suis contre les guerres, mais si on déclarait une guerre contre les *journalistes* de RDI je serais partant. En première ligne, avec mon clavier et mes dictionnaires.

* * *

Table ronde sur le luxe à la télévision française. Un spectre d'opinions très large, mais sans surprises. Elle seule surprend : abandonnée sur le divan, magnifiquement habillée, nageant dans l'immense profondeur de la beauté, sans sourires faciles, un air de « vous n'avez rien compris de la vie », un corps qui n'a pas besoin d'âme, une sensualité qui déforme le cadrage. Elle ne dit pas un mots. Nouvelle Athéna, elle personnifie la sagesse des temps modernes. Toute en images.

Sentence en vers

Le juge en chef de la Cour Suprême de la Pennsylvanie (Stephen J. Zappala) n'aime pas les juges qui rédigent leurs sentences en vers. Non pas pour la piètre qualité de leurs poèmes, mais parce qu'« une opinion qui s'exprime (*expresses itself*) en vers ne donne pas une bonne image de la Cour Suprême de

la Pennsylvanie ». Je trouve que l'expression « une opinion qui s'exprime en vers » est si poétique que monsieur Zappala écrit en vers sans le savoir. Quelques mots sur la cause — au sens juridique — qui a déclenché la prise de position du juge Zappala : un milliardaire fait cadeau d'une bague de 21 000 $ à sa fiancée qui a trente ans moins que lui ; ils se séparent — comme de juste — et elle s'aperçoit que la bague est sans valeur. Procès. La majorité donne raison à l'ex-mari. Le juge J. Michael Eakin n'est pas d'accord et écrit ce jugement :

L'arrivée est normale
D'un chaos matrimonial
Quand elle trouve du verre
Dans le chaton du solitaire
[…]
Vu de l'union l'ambiance
Je trouve sa confiance
À cause de Pygmalion,
Fondée à juste raison.

Bravo Eakin ! Enfin un juge qui a compris qu'on peut être léger, même avec la justice, surtout quand :

Des couples mal assortis
Après la perte du vernis
Dans une lutte sans merci
Comme le duc de Bercy
Vont chercher la justice
Dans le noir interstice
Qu'humains sans amours
Pour nous jouer un tour
Ont créé à l'aube des temps
Pour nous livrer au vent
Des hargneux de la terre
Qui aiment aller à la guerre

Bravo Mr Eakin !

EF103603

Harper's magazine d'août 2001.Transcription de l'exécution d'Ivon Ray Stanley EF103603 qui a eu lieu dans une prison de la Georgie (USA) le douze juillet 1984. Froide, parfaite comme une pièce de Beckett. Rien qui dépasse. Rien qui manque.

Le directeur a donné au condamné l'opportunité de faire une dernière déclaration.

Il a refusé de faire une dernière déclaration.

On lui a donné l'opportunité de prier.

Il a refusé de prier.

[…]

En ce moment on lui met le capuchon.

Le capuchon est fixé.

Le directeur et tous les membres de l'équipe d'exécution sont sortis de la chambre d'exécution.

[…]

L'exécution est en cours.

Quand la première décharge est entrée dans son corps, il s'est raidi et j'ai entendu un bruit sec (pop).

[…]

Maintenant il se relaxe.

De mon point d'observation il semble que le prisonnier s'est quelque peu relaxé.

Ses poings sont encore serrés, mais le condamné ne fait aucun mouvement.

Il n'y a toujours pas de mouvement de la part du condamné : il est tout simplement assis.

L'exécution est terminée.

Nous avons maintenant les cinq minutes d'attente.

Quand l'exécution a été finie et l'alimentation fermée, il s'est relaxé quelque peu.

On voyait clairement qu'il s'était relaxé encore plus qu'auparavant.

[Les témoins] sont assis complètement immobiles, ils observent. Non, euu… je vois un ou deux journalistes qui écrivent, prennent des notes. Mais les autres sont simplement assis, ils fixent la chambre d'exécution.

Les cinq minutes d'attente sont complétées.

[…]

Le troisième et dernier docteur est en train de faire sa vérification.

L'examen est terminé.

Attente de l'annonce de l'heure de la mort et de la confirmation de la mort.

Le directeur a informé tous les témoins que la mort est survenue à 12 :24.

Lecture

Jacques Ellul dans *Exégèse des nouveaux lieux communs* (La table ronde, 1994) : « *L'utilité la plus évidente de la lecture dans notre société concerne le gouvernement. Si le citoyen ne sait pas lire, il devient impossible de gouverner.* » Cette phrase qui « *n'est pas une boutade* » m'a fait repenser aux longues discussions avec Roberto sur les chevaliers teutoniques. Il croit que la décadence de l'Occident a débuté avec l'écriture et que les chevaliers teutoniques étaient les derniers représentants d'une

culture orale profondément enracinée dans la vie — et donc dans la religion et la guerre. Roberto est un fasciste de droite (ça existe, pour lui Marine Le Pen n'est qu'une fasciste du centre) et Ellul ? Ellul est un intégriste protestant, de droite. De droite, comme tous les intégristes, même si une gauche dévoilée et dévoyée est maintenant à l'aise avec l'intégrisme musulman.

P.S.

Cette idée de décadence portée par l'écriture m'a toujours fasciné. Ma fascination est, sans doute, une réaction à mes excès de lecture et un hommage à l'intelligence et la culture de tous les gens qui m'étaient proches et que le charme du papier noirci ne touchait point.

Individu

Quel sujet, l'individu ! Surtout quand il traîne derrière lui l'autre sujet bourreur de vide : l'identité. Dans un cours de sociologie 101 — là où le vent de la jeunesse peut encore dissiper la fumée du bivouac intellectuel — le prof pourrait dire que, contrairement à votre (de vous en tant qu'étudiants de sociologie) croyance, les membres de l'espèce humaine n'ont pas toujours eu conscience de leur propre individualité. Et en citant Horkheimer il leur dirait que : « La perception de l'identité du moi (…) parmi les hommes primitifs est plus faible que parmi les hommes civilisés, [l'indigène] vit seulement dans les joies et les douleurs du moment et il semble conscient de manière très vague du fait qu'en tant qu'individu il devra continuer à vivre et aborder les vicissitudes du demain ». Et, toujours en suivant Horkheimer il ajouterait que « L'individualité présuppose le sacrifice de la satisfaction immédiate par amour de la sécurité matérielle et spirituelle (…) ». On pourrait être d'accord, au moins partiellement, avec le prof de sociologie s'il disait que le concept d'individu tel que décrit par les philosophes est un concept tardif. Mais, quand il passe d'un discours « sur » à « la perception de l'identité du moi », je mettrais des Bémols. Je crains (litote !) que l'on ne fasse pas ce saut-là impunément.

Induzione

Imaginez-vous d'écouter un premier penseur noir[7], un deuxième penseur noir, un troisième penseur noir, etc. et que vous n'entendiez aucun penseur blanc. Si vous êtes, vous aussi, un penseur noir vous induirez que la pensée est noire ; si vous êtes noir-de-noir, vous direz que c'est le monde qui est noir ; si vous êtes un penseur gris, vous induirez que la majorité des penseurs sont noirs ; si vous avez des tendances au blanc vous direz qu'il ne s'agit pas de vrais penseurs et, enfin, si vous êtes blanc vous aurez la certitude qu'il n'y a pas de penseurs, mais seulement des individus engagés.

« Pourquoi écris-tu *noir* et pas *sans espérance* ?

— Parce que je veux dire noir.

— Alors pourquoi as-tu mis la note ?

7 Noir parce que sans espérance et non à cause de la couleur de sa peau !

— Parce que je crains les gens comme toi. »

Moutons

Quand on veut étudier un phénomène, surtout si on veut courir le risque de trouver quelque chose qui ait l'apparence de la nouveauté, il est préférable de « solliciter » les positions limites. De mettre au foyer les frontières — les restes ou les marges, comme on disait autrefois. Freud est encore le maître indépassé de cette stratégie analytique, qui, malheureusement, a quelques gros défauts. Dès qu'on étudie les marges, dès qu'on les met au centre, si on a assez de chance — être nés au bon moment, avec la bonne intelligence, les bonnes idées, une bonne volonté, etc. — on peut transformer les marges dans un nouveau centre qui permettra à ceux qui sont moins bien nés, ou plus paresseux, de dire des banalités plus grossières que celles induites par le vieux centre. Pourquoi plus grossières ? Parce que le nouveau centre manque de la solidité du vieux : celle qui avait été créée dans la « sueur et le sang », dans l'histoire.

Ceux qui ne sont pas fortunés n'ont pas de choix : moutons dans les vieilles plaines ou moutons sur les nouvelles collines.

Ski et bureaucrates

Pour comprendre la peur que dans notre société on a des hommes « supérieurs », on peut faire un détour sur les pistes de ski.

C'est parce que, dans les compétitions de ski, il est préférable partir dans les premières positions que, jusqu'à cette année, les meilleurs skieurs partaient dans les premières positions. Mais cela favorise les meilleurs et rend plus ardue la vie de ceux qui aspirent à grimper plus haut dans l'échelle de la gloire et de l'argent. C'est injuste. On a donc décidé que les trente premiers dans la descente d'entraînement partiraient dans l'ordre inverse (le trentième en premier, le vingt-neuvième en deuxième… et le trentième en première position). De prime abord on pourrait dire « pourquoi pas ? ». De second abord… Conséquence assez prévisible : les meilleurs ralentissent dans la descente d'entraînement pour ne pas partir après la vingtième position.

Après une descente d'entraînement où il avait eu le meilleur temps dans la première moitié, mais seulement le soixante et unième temps dans la deuxième, Eberharter, un des meilleurs skieurs autrichiens, a déclaré qu'il s'agissait d'une décision de bureaucrates qui ne connaissaient rien au ski. Eberharter a raison quand il dit que ce sont les bureaucrates qui ont décidé, mais il se trompe quand il affiche un léger mépris. Les bureaucrates, c'est nous. Nous sommes tous des bureaucrates. Même Eberharter quand il fait tous ses calculs et il ralentit pour ne pas partir trop en arrière. On devient tous bureaucrates.

Foule

La foule est un ensemble de personnes réunies en un lieu avec la contrainte que leur nombre soit grand. Trois personnes ne constituent pas une foule, cent personnes aux Champs-Élysées non plus, en revanche, vingt personnes devant la vitrine d'un joaillier font foule. C'est la foule vue de l'extérieur dans un contexte donné, la foule abstraite que l'on peut étudier statistiquement.

Quand on regarde la foule de l'intérieur, quand vous êtes un des éléments de la foule (un être anonyme vu de l'extérieur) ce qu'est une foule est déterminé par vos états d'âme, vous peurs, vos manies, vous sous… Il suffit, parfois, que vous soyez trois ou quatre dans une maison de deux cents m^2 pour y voir de la foule ; il vous arriver d'être sardiné dans une boîte de métro et de ne voir personne autour de vous ; vous zigzaguez dans la rue Saint Laurent, direction travail, et vous avez l'impression d'être entouré d'une foule de badauds sans tête ni queue, mais, ceux qui la foulent, main dans main, sont dans un paradis désert.

Si vous avez des penchants pour la politique ou la sociologie vous pouvez voir une foule muer en multitude, populace, troupeau, peuple, masse, troupe. Et que vous y voyez populace ou masse, multitude ou peuple, troupe ou troupeau ne dépende que de la foule d'idées et de préjugés qui foule vos circuits cérébraux.

Échantillonnage

Le théorème d'échantillonnage de Nyquist-Shannon m'a toujours fasciné. Il dit qu'un signal analogique (comme la musique que je suis en train d'écouter en ce moment), lorsqu'il transite à travers un filtre (comme mes oreilles, qui sont en train de couper toutes les fréquences plus hautes que 16 000 Hertz), peut être transmis de manière discrète (avec des mesures prises à intervalles réguliers) sans que de l'autre côté du filtre (de l'autre côté de mes oreilles dans mon cas) on ne s'aperçoive de la différence. Pour que cela soit vrai, il suffit que le nombre d'échantillons soit supérieur ou égal à deux fois ce qu'on appelle la largeur de bande du filtre (dans mon cas donc plus de 32 000 échantillons par seconde). Il m'a toujours fasciné parce que c'est comme si on pouvait faire plein de trous sans que personne ne s'en aperçoive.

Pas comme dans le gruyère, mais comme dans l'eau.

Imaginez, si on pouvait appliquer le théorème de Nyquist à la vie : on pourrait enlever tous les instants de malheur sans que la vie ne se raccourcisse.

« Impossible !

— Pourquoi ?

— Parce que c'est le malheur qui crée le temps, qui fait que la vie dure. Quand on est heureux, le temps vole, disparaît.
— Ouais… t'as sans doute raison… sans malheur, on se retrouve à vivre hors du temps.
— Voilà pourquoi on ne peut pas l'enlever. On ne serait plus des humains. On ne serait que des animaux…
— J'avais un fil… Hors du temps… Toujours dans le présent…
— C'est bien ça être des animaux…
— Ne m'interromps pas, s'il te plait… j'ai reperdu mon fil… donc si dans la vie on fait des trous… à la bonne place… en enlevant le malheur… on n'aurait pas de changements perceptibles de la durée de vie tout en changeant la vie en bien… donc en rendant la vie discrète… j'y suis… peut-être… selon Nyquist des signaux discrets permettent d'avoir toute l'information d'un signal continu et, par analogie, une vie discrète tout en étant complète pourrait être moins malheureuse… si on fait les trous à la bonne fréquence…
— Et la bonne place…
— Et à la bonne place… tu suggères que si, par erreur, on faisait des trous dans le bonheur… ce ne serait plus des trous dans l'eau, mais dans la chair…
— On aurait une vie complètement dans le temps…
— Dans le passé.
— Je commence à comprendre pourquoi ce théorème te fascine.
— Moi… je ne sais plus. »

CODA Il est vrai que 99 % des chercheurs ne trouvent rien, mais le renversement de Picasso, « *moi je trouve, je ne recherche pas* », est trop facile. J'ai plutôt l'impression qu'on cherche à gauche et qu'on trouve à droite.

Coups de pieds au cul

Ils demandent 700 000 $ pour la mort de leur fille qui avait été confiée à une famille d'accueil quand elle avait trois ans, alors qu'elle était incapable de parler et de marcher (elle passait tout le temps au lit). Ils étaient cocaïnomanes. Je comprends très bien leur requête, s'ils continuent à sniffer (on dit que la cocaïne est très chère), mais je ne les comprends pas s'ils ne se droguent plus : à moins que les dollars qu'ils demandent pour « perte de jouissance de la vie et détresse » ne soient le magot qui leur permettra de reprendre à se poudrer le nez. Si j'étais le juge, je leur donnerais 700 000 coups de pieds

au cul — ce qui donne, au rythme moyen d'un coup toutes les quatre secondes, environ 778 heures de coups de pieds. Voilà comment trouver un travail qualifié de quatre mois et demi, à temps plein, pour un jeune enragé (et en forme).

À propos de certains mots

Qui n'a pas entendu des âmes sensibles maudire les cols bleus, vulgaires et paresseux, gros bras protégés par un syndicat de mafiosi, incapables de bien mener à terme leur travail de purification de notre ville aux mille saints ?

* * *

La ville est tapissée de publicité pour un anniversaire de la loi pour la protection de l'enfance. Le petit gars a une tache bleue sur l'œil, la petite fille en a une rouge au bas du ventre.
Qui peut avoir eu l'idée de titrer cette publicité pour adultes-enfants titrée *bobo* ? Un malade. Cette tache rouge n'est pas bobo… la bleu non plus.

* * *

À partir du premier janvier 2005 en France on pourra comme au Québec, on aura le choix de transmettre à l'enfant le nom du père ou celui de la mère ou les deux. Simple ajustement avec un état du monde où le temps a adouci l'image du père. C'est incroyable, mais bien des gens s'opposent à cette transformation qui n'est qu'un symptôme d'une transformation bien plus profonde, celle de la féminisation du monde. Et ce n'est que cette autre transformation qui permet de comprendre que certaines féministes, qui ont besoin d'un père fort pour pouvoir mener des luttes faciles, se sont mises dans les rangs réactionnaires pour défendre la vieille image du père.
Pour vous montrer la pâleur des défenseurs du nom du père, voici quelques clichés extraits de leurs articles exsangues.

- Une commission quelconque résumant les idées des sociologues qui ont trop baigné dans la psy et qui pensent que la transmission du nom de la mère peut « créer de nouveaux déséquilibres et de nouveaux enjeux [avec] le risque de porter une atteinte supplémentaire à l'image de la paternité ».
- Des psys qui ne reculent devant aucune facilité : « Si c'est le père qui donne son nom à la filiation, c'est, tout simplement, parce qu'il est le seul au regard de qui la filiation est symbolique » et qui confondent le présent « est le seul » avec le passé composé (a été).
- Des politologues qui, comme les célèbres oies, sont gavés de… symboles « L'assignation à l'enfant du nom patronymique sanctionne le fait que la filiation n'est pas un fait biologique, mais un fait institutionnel ». C'est bien parce qu'institutionnel qu'on DOIT changer si on ne veut pas que les noms perdent leur ancrage social.

Homme normal

L'homme normal domine dans les époques normales.

Normal.

Ce sont les hommes normaux qui font les époques normales.

Pas certain.

Les hommes ne font pas des époques.

Ils contribuent. Ils y sont.

L'homme normal domine dans les époques normales parce qu'il suit.

Nul besoin de penser ou d'agir.

Il suffit qu'il se laisse aller.

Si l'époque tourne au vinaigre ?

Alors il doit choisir.

Entre ici et là. Entre nous et eux. Entre fuir et rester. Entre donner et avoir.

Entre deux.

Entre mille.

Entre.

À tous les coins de temps un nouveau « entre » qui l'égratigne.

Le blesse.

Le tue.

Si l'époque tourne au vinaigre

L'homme normal meurt et attend,

La nouvelle époque normale

Qui va le ressusciter.

* * *

L'humanité est en train de subir une *émusclation* généralisée et, dans pas longtemps, on ne trouvera ces reliques que dans les cathédrales des muscles, les gymnases.

Le travail a tellement changé que l'on n'a plus besoin de muscles. Voici, pour les sceptiques, trois métiers choisis au hasard :

- *Excavation :* d'excavations avec pic et pelle à de contrôles à distance d'excavateurs.
- *Chauffeurs* : des cochers aux chauffeurs de voitures intelligentes (auto-mobile !).
- *Militaires* : des batailles avec dagues aux contrôles des drones de bombardement.

Dans un demain assez proche on communiquera avec des implants cérébraux et la tête suffira.

C'est parce que les muscles sont devenus inutiles que tellement de gens ont ironisé sur l'élection de Schwarzenegger à gouverneur de la Californie. Il n'y pas tellement longtemps (il y a quelques milliers d'années) on se serait moqué d'un homme rachitique qui aspirait à devenir chef. Il est difficile

d'imaginer Achille, Ulysse, Alexandre ou même César avec des jambes comme des cornes d'escargot, des bras en cure-dents et une croupe plate. Et la tête ? La tête de ces gens-là n'était pas rachitique, elle non plus.

NOTE-1 Contre les mauvaises interprétations : je considère l'émusclation comme neutre, comme une simple adaptation de l'organisme au changement des méthodes de travail. Un pas en avant dans la féminisation du monde. Une conquête pour l'humanité qui entrainera, entre autres, l'émasculation de la tête — la rendre moins macho.

NOTE-1 Même le muscle dont les mâles sont si orgueilleux perdra son importance. Ce qui n'a aucun rapport avec l'émasculation.

* * *

Il n'y a pas un seul francophone qui ne sache pas que la souris est 1) un petit mammifère rongeur ; 2) un dispositif de pointage pour ordinateurs. Un assez grand nombre, en entendant *souris*, pense sans doute aussi à une femme qui a laissé s'échapper une bonne partie de sa vertu ou à une jeune fille. Je crains, en revanche, que l'on puisse compter sur les doigts d'une main ceux qui savent que la souris est aussi la « partie charnue du bras et de la jambe » ou la partie de la main entre le pouce et l'index. Si la souris-muscle a abandonné le langage c'est parce qu'on n'en a pas un grand besoin. Non seulement les muscles sont moins importants, mais les souris aussi (je veux dire les rongeurs) sont beaucoup moins présentes. Et ce n'est pas moi qui puis vous enseigner que le langage imagé et les métaphores ont besoin, pour vivre, de l'apport de la vie hors langage. Autrement ils ne font que survivre. Ils survivent en perdant son côté imagé et en se transformant en des mots dont la vitalité ne naît plus de la vue, du toucher ou de l'ouïe, mais des relations avec les mots qui l'entourent. Il devient un mot dans les mots. Il devient abstrait et donc prêt à être intégré dans les machines.

Culture qui aide les filles en difficulté

Une fille congolaise. Son travail universitaire est un collage de textes de sites WEB. « Dans ma culture, c'est normal de copier », me dit-elle avec une grande. Têtue comme un âne, elle insiste sur les qualités de son travail très mal fait selon trois enseignants. « Dans ma culture, on ne change pas d'avis », me dit-elle en baissant les yeux comme sa culture lui impose.

Elle pleure pour me convaincre de convaincre une collègue « Dans ma culture on ne pleure pas devant les autres. Si on pleure ça veut dire… », me dit-elle en baissant encore plus une tête que sa culture rabaisse depuis des millénaires.

Un petit cadeau pour me remercier de l'aide. Je lui dis que je ne peux pas accepter « Dans ma culture, si on n'accepte pas les cadeaux… », me dit-elle s'assombrissant et avançant une misérable boîte de chocolats d'un geste royal.

Une fille marocaine. Attirée vers le fond de son âme elle se recroqueville comme un petit enfant craintif.

« Je dois me marier.

— Te marier ? Avec ce mec dont tu parlais il y a un an ?

— Oui.

— L'aimes-tu ?

— Non.

— Pourquoi l'épouses-tu ?

— Je ne sais pas. Je l'ai aimé pendant quelques mois. Dans ma culture, on ne se marie pas par amour. »

Tout cela en une seule journée ! C'est beaucoup. C'est trop pour ma culture.

J'ai envie de sortir de toutes les cultures, surtout de celles trempées dans la religion et aux pattes menues de caméléon. J'ai envie de marcher lourd et noir comme mes ancêtres, les gorilles des montagnes.

* * *

Tout le monde sait que le mot fait le sociologue — les retardés mentaux qui pensent que le sociologue fait les mots sont en voie de disparition depuis au moins un siècle.

Voici quelques mots de passe relevés dans le dernier numéro d'une revue de sociologie.:

- *ontologie :* caractérise les sociologues scolaires-classiques (ou les informaticiens qui traitent les mots comme des bits) ;
- *onto-théo-logie* : propre aux sociologues scolaires-heideggeriens. Avez-vous déjà noté que plus il y a de tirets dans un mot, plus il y a de profondeur analytique ? Séparer avec des tirets ce que l'histoire a uni dans la langue permet au sociologue tourné vers le passé de redécouvrir le vrai sens des mots que l'immaculée conception originelle avait fait éclore. C'est ça qu'ils pensent !
- *Weltanschauung* ou *Zeitgeist* font très vieux jeu et ne sont pratiquement plus employés que par les sociologues-lycéens qui découvrent la philo.
- *Stimmung* ça, ça fait sociologue qui a eu une enfance chrétienne et qui joue au philosophe.
- *Unheimliche* est maintenant très à la mode parmi ceux qui se targuent d'avoir une approche philosophique de la sociologie, psychanalytique de la littérature, littéraire de la philosophie, etc… ceux qui, pour aller au-delà des spécialisations, disent n'importe quoi. On ne peut pas faire un pas parmi les lignes de leurs livres qui confondent le manque de clarté avec les nuances sans se sentir enveloppés par l'atmosphère nuancée de *Unheimliche,* par l'étrangeté inquiétante de ce mot étrangement étrange.

— En voulez-vous d'autres ?

— Nooooon.

Ivrognes

La célèbre gravure du XVIII[e] siècle de William Hogarth sur les ivrognes de Londres, avec, au premier plan, la mère hébétée insouciante du fils qui tombe par-dessus la balustrade, pourrait représenter l'éternelle déchéance humaine que les drogues portent à la surface. Une *crack house* du Bronx d'aujourd'hui. Mais, ma confiance naïve dans le progrès me fait dire qu'à cette époque-là, c'était encore pire : le petit bonhomme hilare qui avance avec un enfant empalé sur une broche, me semble impossible à notre époque. Je venais d'écrire « impossible » quand le souvenir de ce Montréalais qui, une vingtaine d'années auparavant, avait tué en l'enculant le bébé de sa fille — cette fille qu'il violait depuis ses dix ans — vint me crier : « Tais-toi, petit con ! ».

Gary Graham

Gary Graham a été exécuté le vingt-deux juin 2000 pour le meurtre d'un homme lors d'un vol dans une épicerie en 1981, quand il avait dix-sept ans.

« Cette exécution est absurde.

— Comme toutes les exécutions.

— Le fait qu'il avait seulement dix-sept ans et qu'on le laisse dix-neuf ans en prison devrait rendre la peine de mort inacceptable même pour les réactionnaires américains.

— L'âge ne change rien…

— L'âge change beaucoup. Je regrette, mais tuer à quinze ou cinquante ans, ce n'est pas du tout la même histoire. Et puis, après dix-neuf ans on ne tue plus le même homme.

— On ne tue jamais le même homme. Graham a peut-être tué dans un moment de peur ou… Il n'est pas forcément un assassin.

— On est tous potentiellement des assassins. Tuer à dix-sept ans, malheureusement, peut être un signe de vie.

— Provoc…

— Non, effort de compréhension. »

Flâner

Parmi les intellectuels de ma contrée, ne pas flâner est un péché mortel, exactement comme il y a quarante ans c'était un péché mortel de ne pas être engagé. Mais, moi qui ai toujours été pour les péchés des mortels, je suis contre les flâneurs, contre les Benjamin, les Baudelaire, les Walser, contre tous ceux qui idéalisent l'absence de projets et de compétition et qui survolent la vie avec des ailes

d'apollon[8]. Je suis contre aussi, mais pas surtout, parce que les flâneurs sont à la mode. Nadia soutient que tous ceux qui parlent beaucoup ne peuvent pas être des vrais flâneurs, même s'ils parlent de flânerie. Elle a certainement raison. Mes amis flâneurs, en effet, flânent surtout avec la langue : ils disent n'importe quoi quitte à ne plus flâner quand il s'agit de défendre leur n'importe quoi. Alors ils vont droit au but. J'aime un seul type de flâneurs, les flâneurs silencieux, comme Nadia.

Sourires

Une sinistre photo prise à Marion dans l'Indiana : Thomas Shipp et Abram Smith, lynchés le 7 août 1930 et pendus à un arbre après avoir été lynchés. Ils avaient été accusés du meurtre d'un homme blanc et du viol de sa compagne. Ce ne sont pas les corps des deux hommes pendouillant comme des chiffons qui rendent la photo sinistre. Ce sont les sourires normaux (radieux ou tristes ou mélancoliques ou espiègles) des jeunes filles blanches qui regardent la caméra ; c'est le visage fier des mecs qui les accompagnent ; c'est le regarde du mulâtre qui indique au photographe les deux corps : ils l'ont mérité, ils n'auraient pas dû, disent ces durs petits yeux noirs.

Conscription

Mon argumentation pour défendre la conscription obligatoire a toujours était du genre : « Si on crée des armées professionnelles, ce sont surtout les fascistes qui y vont et donc l'État pourra contrôler les gens toujours plus facilement. Le service obligatoire, par contre, crée une armée dont la composition (excepté les officiers) reflète la composition sociale et donc moins de danger de dérive autoritaire. » J'ai toujours été conscient d'une certaine naïveté de cette position, mais j'ai résisté aux critiques, jusqu'à lecture des considérations que Bernanos fait à ce propos dans « La France contre les robots ». La critique de Bernanos est bien plus radicale que toutes celles que j'avais déjà entendues : « *L'institution du service militaire obligatoire, idée totalitaire s'il en fut jamais […] a marqué un recul immense dans la civilisation*. »

Famille

Notre génération, par ailleurs si volage, avec un acharnement dont on l'eût crue incapable, a lutté contre la famille. Contre ce lieu de petitesse, d'hypocrisie, de fermeture, de vertus vicieuses. Contre les nids de vipères. Elle a lutté et elle a gagné. Au moins quelques batailles.

Mais alors, pourquoi les journalistes, dans tous les pays de l'empire du marché, un mois oui et l'autre aussi, nous pissent un article qui parle de la « vieillesse » de nos jeunes, de leur acceptation des parents (il y en a même qui préfèrent les parents aux amis !), de leur train-train quotidien à l'ombre de papa et maman ? Parce qu'ils doivent écrire quelque chose pour mériter leur salaire ?

8 Papillon diurne, du genre parnassien.

L'explication est un peu courte, même s'il est vrai que les jeunes sont un puits sans fond pour les claviéristes et les trompettistes des médias. Je crois qu'il y a quelque chose de plus. De plus malade. On est incapable d'admettre que des familles heureuses existent. Pire ! Incapable de croire que la génération qui a détruit un certain type de famille ait été capable d'en créer une autre beaucoup plus saine.

Pourquoi ? Parce qu'écrire de la joie, quand ce n'est pas sous l'égide de la fadeur, est une tâche inhumaine.

Prophète

Nul n'est prophète en son pays. Oscar non plus. Oscar est d'origine sud-américaine. Né au Québec où il a vécu jusqu'à dix-huit ans, il est retourné dans la terre de ses aïeuls pendant deux ou trois ans. Il vient de revenir au Québec. « Je préfère ici, même s'il n'y a pas les montagnes à côté, même si je n'ai pas d'amis qui ont des villas au bord de la mer. À Santiago quand les filles me voyaient arriver… », il s'arrête, tourne la tête et avance les lèvres dans une moue excessive comme seules les adolescentes peuvent le faire, pour indiquer qu'Oscar n'est rien « Oscar n'était d'aucun intérêt, un latino perdu parmi des millions de Latinos. Ici Oscar est quelqu'un. Quand j'arrive, les filles… », il met une main devant sa bouche, se tourne comme pour chuchoter à une copine et fait les yeux ronds qui indiquent qu'Oscar est un personnage. Ici.

* * *

Une fois que la peur prend feu, il n'y rien d'autre à faire qu'attendre. Inutile de déverser des paroles rassurantes, tranquillisantes, justes… elles se transforment instantanément en un combustible encore plus puissant que les paroles de haine.

La peur fait feu de tout bois.

La peur est un animal stupide, puissant et sourd.

La peur est vraie.

La peur est souffrance.

La peur brûle même l'espoir.

Je n'aime pas Tahar Ben Jelloun (j'avais commencé un livre, dont je ne me souviens même plus du titre, et je l'avais trouvé tellement gris…), mais j'ai été agréablement surpris à la lecture d'un court article qu'il a écrit sur la peur[9]. Un article simple et intelligent, qui dit à peu près ceci : vous, Occidentaux qui craignez les méchants islamistes, pensez à la peur des immigrés arabes qui craignent votre peur et la folie des islamistes.

Tiqqun

J'avais déjà été passablement irrité par La « Théorie de la jeune fille », le livre publié par Tiqqun

9 T. B. Jelloun, *Qui spécule sur la peur* (article paru dans *L'espresso* du 30 mai 2002).

dans la collection *Mille et une nuits* en 2001 : un ramassis de clichés verbeux où on sent la recherche continuelle de mots pour protéger un vide culturel indéfendable. Je n'aurais pas dû lire *Théorie du Bloom* : leur manière de se poser en vrais héritiers de Debord aurait dû suffire pour m'éloigner.

Pourquoi Bloom ? Pourquoi choisir un nom gonflé d'espoir, un nom que même la hargne petite intellectuelle de Stephen Dedalus ne pouvait pas ternir ? pourquoi le nom de l'homme qui inventa la psychogéographie de Dublin ? de l'homme au quotidien à la dérive ? Des rognons, une discussion, un chat, une escapade, un bordel, les vesses de Molly, un livre porno… tout était occasion pour vivre à part entière. Ils savent peut-être lire, mais que reste-t-il de Bloom après leur lecture ? Mais, c'est qui, quoi Bloom[10] ? « *Une* Stimmung*, une tonalité fondamentale de l'être.* (…) *Le Bloom nomme donc* aussi bien *l'humanité spectrale, égarée, souverainement vacante (…) l'étant crépusculaire pour lequel il n'y a plus ni de réel, ni de moi, mais seulement des* Stimmung. » Clair ? Non ? Encore : « *Nous ne voyons en tout que le rien que nous sommes nous-mêmes si pleinement.* » Nous, c'est-à-dire eux.

Le cadre est noir.

Le dessin est noir.

L'atmosphère est noire.

Un noir politique loin de l'anarchie. Noir catastrophisme de gens qui ignorent l'action et qui projettent la pauvreté de l'ombre de leurs gestes sur le monde.

Est-ce qu'en partant de Debord on devait arriver là ? Je ne sais pas si on devait, ce que je sais, cependant, c'est que l'on y est arrivé. Pourquoi ? Parce que les livres de Debord sont devenus un point de départ absolus. Des vaches sacrées. Intouchables. Mais, aussi, parce que les *Tiqqun* n'ont pas d'oreilles assez fines pour entendre l'ordre de Zarathoustra, que je détourne :

> En vérité, je vous le conseille : éloignez-vous de moi et défendez-vous de Debord ! Mieux encore : ayez honte de lui ! Peut-être vous a-t-il trompés.
>
> Vous dites que vous croyez en Debord ? Mais qu'importe Debord ! Vous êtes mes croyants : mais qu'importe tous les croyants.

Mais je crains que Debord, Joyce et Nietzsche ne soient présents dans ces théories bloomesques que comme des noms destinés à donner des ailes à des idées profondément livresques. Je ne pense pas qu'il faille être des aigles pour voir qu'il y a trois auteurs qui comptent beaucoup plus pour ces Blooms de la théorie que Debord et les autres. Trois auteurs jamais cités, mais qui donnent la *Stimmung* (j'ai bien appris, hein !) du texte : plus ou moins détournés, ils sont présents à chaque page : ils sont les maîtres inspirateurs, les anges gardiens de la vérité. Ils sont très connus, ils

---

10 « *M. Léopold Bloom se nourrissait avec délectation des organes internes des mammifères et des oiseaux. Il aimait une épaisse soupe d'abattis, les gésiers au goût de noisette, un cœur rôti avec sa farce, des tranches de foie frites dans la chapelure, des œufs de morue rissolés. Par-dessus tout il aimait les rognons de mouton au gril qui flattaient ses papilles gustatives d'une belle saveur au léger parfum d'urine.* » C'est comme ça que J. Joyce l'introduit dans le quatrième épisode de l'Ulysse.

s'appellent : Savanarola, Luther et Müntzer[11]. Comme ces chantres de la décadence du religieux, comme ces hommes purs qui luttèrent sans compromis contre la dégénérescence d'une société qui s'éloignait de la perfection de la parole divine, comme ces réceptacles de la foi que l'Éternel remplit du jus de la vérité, ils nous assènent la lourde parole divine incapable, dans sa hauteur infinie, de voir les germes de vie qui poussent dans les corps lézardés des pauvres humains qui traînent de la patte.

C'est un retour en pompe du religieux.

Il y a le retour du religieux mou (à la Derrida et à la Vattimo), un retour qui peut emmerder, qui peut à la limite irriter et puis il y a le retour sur les chars d'assaut de la théorie des Tiqqun et de tous ceux qui se sont transformés en tubes digestifs des paroles divines. Contre ce retour il n'y a que le silence. Un silence divin et indifférent.

P. S. J'ai trop parlé.

Trous et tours

Ce qui importe dans la destruction des tours de New York en 2001, ce n'est pas la spectacularité, ni la nouveauté, ni l'instrumentalisation politique du suicide, ni l'excuse pour envahir l'Irak, ni l'impression que nous sommes dans l'histoire que l'on racontera, ni la capacité d'organisation d'Al-Qaïda, ni le pouvoir de l'argent du pétrole ni la fixation (pour combien d'années ? pour qui ? où ?) d'un avant et d'un après, ni l'inutilité (je regrette que l'on ne puisse pas dire la *disutilité*, car il s'agit bien de *disutilité* et non de simple *inutilité*) de la violence aveugle, ni la quantité de mots et d'images qu'elle a engendrée, ni la démonstration de la puissance créative de notre espèce, ni la faiblesse des nouveaux monuments en béton et acier, ni le fait que Hollywood ait fait son entrée officielle dans la réalité.

Le vide laissé par la chute des tours ne peut pas survivre. On veut dresser un nouveau gratte-ciel pour se souvenir. Ridicule. Le nouvel édifice fera oublier le vieux.

Si on laissait les trous, le souvenir des tours serait impérissable.

Caractères

Symmaque à Hespérius : « Nisi forte amor mei stilum tuum coegit in gratiam ». Traduction dans *Les belles lettres* : « À moins, peut-être, que votre amitié pour moi n'ait rendu complaisante votre plume ». Traduction délavée. La langue française a un superflu que le latin ne connaît pas, mais elle en est aussi la fille qui peut, sans trop d'efforts, entrer dans la mouvance de la mère. Essayons de les rapprocher, quitte à déplacer l'accent : « A moins que l'amitié rende ton style

11 Savanarola (1452-1498). Müntzer (1489-1525), Luther (1483-1546). Est-ce un hasard si la *Théorie du Bloom* naît à une époque où une nouvelle Renaissance est possible — à condition de ne pas laisser les Bush, les militaires, les Tiqqun, les Talibans… noircir tout ce qui les approche ?

complaisant ». La phrase latine contient 41 caractères, la traduction « officielle » 70 et la mienne 41, comme l'original. Dans un texte le nombre de caractères ça compte, ça compte, ça compte énormément — si c'est vrai, comme je le crois, que la majorité des mots pointent dans la phrase seulement pour appauvrir les rares mots qui ont quelque chose à dire. Mais, laissons les caractères et revenons au jugement. Retournons à Symmaque : « *Il arrive souvent, en effet, que l'affection fléchisse la sévérité du juge et que sur les propos ou les actes de nos amis notre avis relève de cette indulgence qui nous fait même, à chacun d'entre nous, chérir nos propres défauts*. » Et ceux qui ne chérissent pas leurs défauts ? Ils sont très peu nombreux ? Sans doute. Mais ce sont ceux qui comptent.

Juges

Première page des *Nouvelles littéraires* du décembre 1922 : *Sur la liberté d'écrire*. Après avoir présenté des bévues célèbres dans des procès à des œuvres littéraires et avoir écrit que l'écrivain est responsable de ce qu'il dit devant la société (et donc les tribunaux !), Pierre Mille laisse poindre l'espoir qu'un jour « *Nous aurons* […] *peut-être notre tribunal, notre jury à nous, chez nous, pour juger ces questions de propreté. Le syndicat des journalistes a bien le sien*. » Qu'un jour, dans l'immense espoir des lumières, on ait pu penser que les jugements pouvaient être autonomes (entre pairs) est très facilement concevable. Qu'en 1922 on y croie encore c'est à peine concevable. Le juge doit être *supra partes* ou il ne peut pas rendre justice. À cela on peut rétorquer qu'il n'y a pas de super-partes, Oui : donc pas de juges ! Que journalistes, ingénieurs, médecins, etc. aient leurs tribunaux pour défendre leurs intérêts de « partes », ça va encore. Mais, pour les écrivains qui creusent là où ils aiment, qui grattent les plaies de la société sans crainte de les envenimer, qui, impudiques, percent leurs furoncles… ça non.

PS. Je préfère ne pas imaginer, en 1922, l'année de la publication de la première version intégrale de *Ulysses*, le jugement d'un tribunal présidé par Virginia Woolf !

* * *

J'aime regarder la gymnastique, surtout celle des hommes, et en particulier les exercices aux anneaux. Lors des Jeux Olympiques je fondis en larmes d'émotion et de plaisir en admirant le lauréat de la médaille d'or. Pourquoi une telle émotion ? Parce que c'était un contact direct avec un sublime qui jaillit d'une fusion sereine et puissante de volonté, force, grâce, beauté et intelligence. Une œuvre du corps loin des contorsions du cirque, un travail de l'âme loin du marécage des livres. Si on avait encore le droit de se demander ce qu'est l'homme idéal, j'aurais une réponse facile : ni un guerrier de la taille de Napoléon, ni un poète qui rivalise avec Dante, un philosophe comme Nietzsche non plus : ce serait un seigneur des anneaux.

* * *

On pourrait dire que c'est une question de goût. Mais, je crois que ce n'est pas une question de goût. Imaginer qu'Apollon abandonne son char, pour tirer le soleil avec un vélo est une idée rigolote, provocatrice, dada sans doute, facile, bien sûr, mais, surtout, de mauvais goût. Carrément vulgaire. Ce n'est pas le vélo en soi qui est vulgaire. C'est la pédalée. Ce sont les jambes des humains qui s'agitent sous un corps assis qui sont vulgaires. Imaginez donc les jambes d'un dieu ! Surtout d'un dieu comme Apollon, célèbre pour la beauté apollinienne de son visage et de son buste, mais qui, la perfection n'étant ni de ce monde ni de l'autre, avait probablement les jambes en queue de sucette. « Sous une ample toge, le mouvement des jambes est moins disgracieux ! » direz-vous. Oui, je vous le concède. C'est un peu mieux. Tout est mieux sous une ample jupe